



جامعة يحيى فارس المدية
مخبر تعليمية اللغة و النصوص (م.ت.ل.ن)

Université Yahia FAREs Médéa
Laboratoire de Didactique de la Langue et des Textes
(L.D.L.T)

La question religieuse comme reflet du choc des civilisations : L'exemple de *2084, La fin du Monde* de Boualem Sansal

Bachir Hicham BOUDJEMAA
Université d'Oran 2-Algérie

Revue *Didactiques*

ISSN 2253-0436

Dépôt Légal : 2460-2012

EISSN : 2600-7002

Volume (08) N° (02) Décembre 2019 /pages 132-150

Référence : BOUDJEMAA, Bachir Hicham, «La question religieuse comme reflet du choc de civilisations: l'exemple de 2048, la fin du monde de Boualem Sansal», *Didactiques* Volume (08) N° (02) Décembre 2019, pp.132-150

<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/300>

Soumis le 30/07/2019

Accepté le 26/01/2020

La question religieuse comme reflet du choc des civilisations : L'exemple de *2084, La fin du Monde* de Boualem Sansal

Bachir Hicham BOUDJEMAA

Université d'Oran 2

Résumé: La binarité qui régit le fonctionnement du monde aujourd'hui est souvent caractérisée à travers le concept du *choc des civilisations* qui cristallise encore plus la fracture idéologique mondiale. La religion est devenue de ce fait et de manière incontestable l'un des moteurs les plus actifs de cette fracture. La réflexion sous-jacente de Boualem Sansal dans son roman *2084* permet de mesurer le degré d'implication de la religion dans le périmètre du *choc des civilisations*. D'ailleurs le succès du livre démontre la spécificité de cette réflexion notamment dans le champ littéraire algérien. Il s'agit donc de voir dans cette contribution comment se manifeste cette spécificité en tenant compte de la tendance interculturelle, dans son sens le plus global, qui imprègne l'écriture universelle et plus particulièrement algérienne ces derniers temps.

Mots clés : Dystopie – choc des civilisations – discours antireligieux – sémiotique – interculturalité

ملخص

غالبًا ما يتسم الازدواج الذي يحكم سير العالم اليوم من خلال مفهوم صدام الحضارات الذي يبلور الفجوة الإيديولوجية العالمية. ونتيجة لذلك ، أصبح الدين بلا شك أحد أكثر الدوافع نشاطًا لهذا الكسر. إن التفكير الأدبي لآلة آتب بوعلام صنصال في روايته *2084* يجعل من الممكن قياس درجة تورط الدين في مفهوم صدام الحضارات. زيادة على هذا ، فإن نجاح الكتاب يوضح خصوصية هذا التفكير خاصة

في المجال الأدبي الجزائري. لذلك فإن السؤال المطروح في صلب المقال هو كيف تتجلى هذه الخصوصية من خلال مراعاة الاتجاه بين الثقافات ، بمعناه العالمي ، الذي يتخلل الكتابة العالمية وخاصة الجزائرية في الآونة الأخيرة.

الكلمات المفتاحية: دستوبيا - صراع الحضارات - الخطاب المعادي للأديان - السيميائية - الثقافات

Abstract: The binarity that governs the functioning of the world today is often characterized through the concept of the clash of civilizations that crystallizes even more the global ideological divide. As a result, religion has undeniably become one of the most active drivers of this fracture. The underlying reflection of Boualem Sansal in his novel 2084 makes it possible to measure the degree of involvement of religion in the perimeter of the clash of civilizations. Besides, the success of the book demonstrates the specificity of this reflection especially in the Algerian literary field. It is therefore a question of seeing in this contribution how this specificity manifests itself by taking into account the intercultural tendency, in its most global sense, which permeates the universal writing and more particularly Algerian in recent times.

Key words: Dystopia - clash of civilizations - antireligious discourse - semiotics - interculturality

De nos jour, *le choc des civilisations* semble prendre forme devant nos yeux et génère un regard particulier sur l'autre, chargé de questionnements et d'appréhensions. La question musulmane qui est très présente dans les sphères médiatiques, politiques, intellectuelles et même littéraires apparait comme un passage obligé de cette confrontation civilisationnelle tant elle rend compte, jusqu'à la caricature parfois, de la problématique

identité/altérité que l'on peut par extension l'additionner à celle de laïcité/religiosité, voire démocratie/Islam.

Le roman *2084, La Fin du Monde* de Boualem Sansal s'inscrit dans cette problématique de l'interculturalité à travers son discours sur le thème de la religion et son importance vis-à-vis de la communauté internationale d'une part, ainsi que la pensée humaine individuelle d'autre part. Le récit relate le parcours d'un personnage nommé Ati qui s'interroge sur le monde religieux qui l'entoure et sur le système totalitaire représenté par la dictature de l'Abistan. Le roman apparaît, à priori, comme une ode à la liberté de l'individu et un appel au principe d'ouverture. Mais il s'impose surtout comme une caricature au conflit Orient/Occident qui a pris des proportions considérables suite aux derniers conflits au Moyen-Orient.

Par ailleurs, le récit de Sansal répond à l'ambition affichée par la production littéraire algérienne, à savoir s'inscrire dans l'optique interculturelle et, de ce fait, être en diapason avec le discours mondialiste, voire universaliste. En effet, le caractère transtextuel de l'œuvre Sansalienne par rapport au roman *1984* de George Orwell est à la fois une révérence littéraire pour ce classique de la littérature universelle et une référence aux préoccupations communes à l'idéologie mondiale, compte tenu du contexte historique actuel. De plus, le genre de la dystopie adopté par l'auteur pour son roman place de facto ce dernier dans la perspective de l'originalité et de l'innovation pour le roman algérien francophone.

Ainsi, notre problématique pour le présent article s'inscrit sur la base du double questionnement suivant : quel discours domine l'œuvre de Sansal pour rendre compte de cette problématique monde/altérité qui jalonne les écrits littéraires aujourd'hui ? En quoi la transtextualité joue-t-elle un rôle d'abord pour

concrétiser la dimension interculturelle du roman, puis pour constituer un moyen permettant au roman algérien d'accéder à la sphère internationale, voire universelle ?

1-Le choc des civilisation, un concept d'actualité

Tant de choses ont été dites sur l'essai de Samuel Huntington¹, tant de commentaires de conférences et d'interventions suscitant tantôt une admiration tantôt une controverse. Nous ne souhaitons pas revenir dans ces quelques lignes sur l'essai lui-même. Nous nous contenterons de reprendre la théorie de l'auteur américain en guise de tremplin pour amorcer notre étude sur le conflit Orient vs Occident qui possède de nouveau pour toile de fond la question religieuse. Comment est-ce que ce conflit se concrétise-t-il réellement ?

L'aube du nouveau millénaire a connu un basculement historique soumis à un clivage idéologique inédit. Le monde est passé d'une bipolarisation communiste/capitaliste vers une autre victime/ terroriste ou plutôt monde/islamisme, voire monde/islam.²

A la fin des années 1980, le New York Times titrait « *La menace rouge est partie, maintenant nous faisons face à l'Islam* ». Le journal ira plus loin en affirmant que l'Islam serait assimilable au Nazisme en Allemagne et au mouvement Fasciste

¹ Nous faisons référence à l'ouvrage de l'auteur américain intitulé *Le chocs des civilisations*, publié aux Editions Odile Jacob, Paris, 1997

² La question de la binarité historique, géopolitique et même idéologique ou stéréotypique a été soulignée par plusieurs penseurs. Voir à ce propos l'ouvrage de Georges Corm, *Orient-Occident, la fracture imaginaire*, Editions La découverte, Paris, 2005, pp.25-27

italien des années 1930³. Quelques années plus tard, les événements du 11 septembre 2001 finiront par propulser ce genre de constats médiatiques en première ligne, ce qui aboutira à une équation simpliste mais abordée au premier degré : gentils vs méchants.

Telle est la situation qui conditionnera le déroulement des événements les plus marquants par la suite. Nous aurons ainsi l'invasion des Etats-Unis en Irak et la guerre civile, les attentats de Madrid et de Londres, le soulèvement des peuples arabes suivi de la tombée des régimes en Libye, en Tunisie et en Egypte, la guerre en Syrie et les attentats sans précédent à Paris.

Cet engrenage historique enclenché par un seul événement est mis au service d'une doxa dominante et dominatrice, dévoilant une vision du monde partielle et partielle, régissant une pensée commune assujettie et assagie. Dans le processus de large diffusion de la doxa en question, plusieurs types de discours sont proposés à l'opinion publique afin de la modeler selon un schéma de perception unique en ce qui concerne l'Islam et son incompatibilité avec la civilisation mondiale. Le discours littéraire à travers le roman de Boualem Sansal *2084* participe à la réflexion désormais universelle sur la question religieuse. Comment apparaît alors ce discours dans le récit sansalien et pour quelle finalité ?

Plusieurs éléments romanesques et discursifs nous permettent de répondre à cette question. Mais dans le cadre de ce travail, nous nous focaliserons dans un premier temps sur la notion de dystopie qui caractérise la généricité du roman de Sansal. Nous

³ Voir la communication du journaliste Bacary Domingo Mané intitulée « Discours religieux dans les médias : radicalisme, terrorisme et culture de la paix », publié sur le site www.kas.de.

nous appuierons par la suite sur celle de l'hypertextualité – qui est l'une des stratégies de transtextualité – sur laquelle se base la finalité discursive du roman.

2-La dystopie et l'utopie où le conflit Orient/Occident

Depuis la publication en 1515 par Thomas More de son œuvre *L'Utopie*, la dystopie s'est retrouvée automatiquement définie. L'utopie est souvent désignée comme un récit mettant en scène une humanité harmonieuse, sous la protection d'un état/système bienveillant et basé sur des principes tels que le partage, le bonheur et l'unicité sociale. Souvent perçue comme une « contre-utopie », la dystopie se conçoit alors comme un récit qui met en scène une humanité prise sous l'étau d'un seul mode de vie, régie par un état totalitaire et despotique. Selon Marc Atallah, les deux concepts seraient plus complémentaires que contradictoires car toute utopie peut se transformer en une dystopie et vice-versa : « *l'utopie est une dystopie vue de l'extérieur; la dystopie, une utopie vue de l'intérieur* » (M.Atallah, 2011, pp.17-27)

Nous ne prétendons pas répondre lors de notre étude à cette double conception des choses mais nous allons tenter de concilier les deux théories dans ce qu'elles peuvent nous apporter comme éclairage sur notre objet de travail. Nous commencerons par nous baser sur la méthode proposée par Marc Atallah qui consiste à entreprendre une analyse sémiotique pour comprendre le fonctionnement des deux concepts au sein d'un récit. Etant donné que chaque système sémiotique dans un récit possède une limite ou un champ d'activité défini, il est évident qu'au-delà de cette limite et de ce champ se met en place un autre système sémiotique. C'est ce qu'Atallah désigne par un double système réversible. En partant de ce postulat, comment ces deux systèmes sémiotiques apparaissent-ils dans le roman ?

Le premier système s'apparente à l'utopie religieuse de l'Abistan. Il se concrétise par la présence d'abord d'une vision des choses unique et universelle. Un seul dieu : Yolàh, un seul prophète : Abi, une seule religion avec un seul livre : le Gkabal, une seule langue sacrée : l'abilang et un mode de pensée unique : la soumission. Ensuite, ce système est visible par l'instauration d'une religion parfaite, qui servirait à rendre la vie possible et paisible, surtout après le *Char*, la grande guerre. Les deux passages suivants illustrent nos propos : « *Tout était bien réglé et finement filtré, il ne pouvait rien advenir hors de la volonté expresse de l'Appareil* » (B. Sansal, 2015, p.17)

Ou encore :

« *"Le détail étant l'essentiel dans la pratique", tout a été codifié, de la naissance à la mort, du lever au coucher du soleil, la vie du parfait croyant est une suite ininterrompue de gestes et de paroles à répéter, elle ne lui laisse aucune latitude pour rêver, hésiter, réfléchir* » (B. Sansal, 2015, p.46)

Dans ces deux extraits, c'est une image de perfection que suggère le narrateur. La religion mise en place par l'Appareil de la Juste Fraternité est présentée comme un modèle d'excellence capable de modeler la vie sur terre au profit des croyants. D'ailleurs, ceux-ci sont plongés dans un état d'hébétude, de léthargie, voire d'insouciance puisque tout est mis à leur disposition. L'abondance ici ne concerne pas le bien matériel mais la paix spirituelle et la promesse d'une vie meilleure dans l'au-delà, tout cela favorisé par un mode de vie unique et unifié. Dès son retour à Qodsabad, capitale de l'Empire, Ati se retrouve malgré lui envahi par le code social qui l'imprègne automatiquement. Voici l'extrait qui le démontre :

« *Avec le temps vint l'apaisement, Ati entraînait par là réellement dans la routine rêvée. Il était enfin un croyant comme les autres, il ne*

courait plus de danger. Il retrouvait le plaisir de vivre au jour le jour sans s'inquiéter du lendemain et le bonheur de croire sans se poser de questions. » (B. Sansal, 2015, p.81)

Nous avons dans ces lignes une description type de la vie en Abistan. C'est une vie qui paraît dépourvue de tracasseries quotidiennes, des peurs du lendemain, de l'espoir qui impliquerait un désespoir. Le narrateur décrit un monde sans danger car inerte et se contentant de sa croyance unique.

Tous ces éléments que nous venons d'évoquer dans le roman : l'unicité des choses, la religion parfaite et les croyants heureux traduisent un système sémiotique utopique car favorisé par le regard extérieur du narrateur qui le présente à son lecteur. C'est à travers les yeux d'un narrateur externe que le lecteur peut concevoir l'utopie dans le monde de l'Abistan. Cependant, si les mêmes éléments sont rapportés à partir du point de vue du personnage principal, la sémiotique utopiste du texte se maintiendrait-elle ?

Nous devons préciser que parfois le narrateur de *2084* s'efface pour laisser le récit filtrer par le biais du point de vue d'Ati. Cet effacement se concrétise entre autre par la présence d'un discours indirect libre ou par l'ironie. Si la perspective d'un monde unifié autour d'une même croyance et selon un mode de pensée unique est suggérée par l'utopie du texte, voici comment cette unicité sociale et spirituelle est perçue par Ati :

« Jusqu'alors le monde n'était pour eux que la continuation de leur quartier, or l'existence de l'imprenable ghetto et celle du mystérieux village montraient que le Système recelait des failles et bien des univers cachés. Sur la route du sanatorium, Ati avait vu combien le vide habitait l'Abistan, un vide oppressant qui semblait fait des

murmures d'une multitude de mondes parallèles escamotés par une magie surpuissante. » (B. Sansal, 2015, p.130)

Dans cet extrait, le lecteur découvre que l'unicité censée maintenir l'harmonie de l'Empire est un mythe et une supercherie. La présence du Ghetto et d'un village mystérieux qui ne sont pas sous l'emprise de la religion du Gkabul démontre que le système de l'Appareil est faillible et que d'autres lieux qui recéleraient d'autres manières de concevoir la vie existent. Même plus, le lecteur découvre à travers le point de vue du personnage que le pays est oppressant par son vide et son ambition d'être le seul endroit vivable dans le monde. Ainsi le principe d'unicité qui caractérise l'utopie religieuse se transforme, par le biais du regard d'Ati, en un monde oppressant, injuste et de surcroît totalitaire.

Dans un autre passage, le lecteur découvre sous un nouveau visage le principe de perfection religieuse et le bonheur que ceci provoque chez le croyant :

« Les deux compères menaient leurs petits travaux dans plusieurs directions. Ils fréquentaient assidûment la mockba, étudiant le Gkabul, écoutant le mockbi commenter les légendes de l'Abistan mille fois grossies, observant les ouailles entrer en catalepsie dès lors que les crieurs les invitaient à l'oraison par la salutation « Salut à Yölah et à Abi son Délégué », reprise en chœur par les répétiteurs et la masse des croyants, le tout dans une atmosphère intensément recueillie et discrètement soupçonneuse. Il y avait dans tout ça comme un formidable tour de passe-passe, plus on regardait, moins on comprenait. Un principe d'incertitude gouvernait les croyants, on ne savait parfois s'ils étaient vivants ou s'ils étaient morts ni si, à cet instant, eux-mêmes faisaient la différence. » (B. Sansal, 2015, p.99)

C'est une forme d'ironie qui se dégage de cet extrait puisque les « *deux compères* » que sont Ati et Koa n'arrivent pas comprendre l'hébertude de leurs concitoyens. Le jugement de valeur mis sur le compte des personnages laisse apparaître des sujets soumis, sans personnalité, sans intelligence et sans possession de leurs facultés intellectuelles. Le « on » utilisé à la fin du passage peut signifier celui de la sagesse, du regard intelligent et logique. Il est en contraste avec la réaction des croyants dans leur culte à Yolah.

Ces deux extraits nous permettent de constater que l'utopie religieuse perd toute son assise sémiotique dans le récit en laissant la place à un autre agencement sémiotique : la dystopie. Ce qui est significatif, c'est que les mêmes éléments textuels et les mêmes signes qui favorisent la présence de l'utopie introduisent un système opposé dans une optique dystopique du récit. La nouvelle sémiotique se met en place à travers le point de vue cette fois-ci interne, celui des protagonistes du roman.

Parmi les éléments qui mettent en valeur cette dualité sémiotique que nous venons de relever, la notion de l'espace semble être le point d'orgue qui accentue le clivage utopiste et dystopique du roman. Dans le récit de 2084, il existe plusieurs espaces : un espace d'oppression, un espace de questionnement, un espace de révolte et un espace de liberté. Ce dernier est symbolisé par une frontière qui caractérise l'objet de l'intrigue romanesque.

Dès le début du roman, Ati entreprend une quête pour atteindre ce lieu qui est mythifié et idéalisé tout au long du récit. Il est l'unique espoir des protagonistes. L'existence d'un lieu utopique est nécessaire dans une dystopie et fait partie des caractéristiques du genre. Néanmoins, l'idée d'une frontière

dans le récit sansalien ne se cantonne pas uniquement à l'espace, elle est aussi présente de manière poétique et symbolique comme d'ailleurs dans toute dystopie. Comment cela apparaît-il dans le récit ?

Dès le début du roman, Ati est confronté à l'absurdité du système, aux barrières des interdits religieux, au dôme spirituel qui écrase sa réflexion. A travers son regard, le lecteur ne peut que constater cette oppression religieuse. Quand le personnage s'entretient avec les pèlerins pour apprendre de leur voyage les vérités de l'Empire, il se rend compte de cette restriction virtuelle :

« Toujours cependant il restait sur sa faim, avec des remontées subites d'angoisse et de colère. Quelque part, il y avait un mur qui empêchait de voir au-delà des racontars de ces pauvres errants en liberté surveillée, conditionnés pour propager des chimères à travers le pays. » (B. Sansal, 2015, p.28)

C'est à un « mur » invisible, imaginaire que se heurte l'esprit d'Ati, débordant d'interrogation et de réflexion. L'hébétude de ses concitoyens, leur soumission spirituelle sont pour lui une frontière infranchissable qui le maintient dans une ignorance totale. Ce « mur » participe dans le récit à la mise en place d'une utopie, il symbolise le côté de la frontière où tout est réglé et maîtrisé. Plus tard, grâce à ses doutes et à son esprit curieux et insatisfait, Ati se libérera spirituellement et dépassera la limite imposée par la pensée unique du système religieux de l'Empire. Quelques pages plus loin, son nouvel état d'esprit est décrit de la manière suivante:

« Quelque chose s'était cassé dans sa tête, il ne voyait quoi. Il avait cependant la claire conscience qu'il ne voulait plus être l'homme qu'il avait été dans ce monde qui soudainement lui paraissait si horriblement vilain et crasseux, il désirait cette métamorphose qui

s'amorçait dans la douleur et la honte, dût-elle le tuer. L'homme qu'il était, le croyant fidèle, se mourait, il le comprenait bien, une autre vie naissait en lui. Il la trouvait exaltante alors qu'à la sanction violente elle était vouée, (...) car, et cela était évident comme le jour, il n'avait aucune possibilité d'échapper à ce monde, il lui appartenait corps et âme, depuis toujours et jusqu'à la fin des temps (...) » (B. Sansal, 2015, pp.46-47)

Dans cet énoncé, le personnage principal est décrit comme un être libéré de la domination religieuse. Le narrateur parle d'une séparation entre le Ati d'avant, croyant et soumis et le nouvel Ati, insatisfait et aspirant à la liberté : *«le croyant fidèle, se mourait, il le comprenait bien, une autre vie naissait en lui »*. D'ailleurs dans le passage, il y a la description d'une sorte d'exaltation qu'Ati éprouve à libérer son esprit même si son corps reste prisonnier de l'Abistan. C'est donc une frontière spirituelle que le personnage central réussit à franchir pour échapper au monde oppressant qui l'entoure. Cette frontière virtuelle qui offre une image exécration de l'Abistan participe à la sémiotique de la dystopie. Dans d'autres passages, Ati ne cesse de faire le va-et-vient entre les deux « mondes » : celui des croyants, utopique et majoritaire et celui des révoltés, dystopique et minoritaire.

Par conséquent, en mettant en contradiction les deux systèmes sémiotiques qui sont en relation respectivement avec l'utopie et la dystopie, l'auteur entend refléter le conflit Orient vs Occident que le concept du *choc des civilisations* introduit dans l'imaginaire universel. C'est pourquoi, notre étude sémiotique nous permet de mieux caractériser la double conception de la question religieuse dans le roman qui se réalise toujours à travers le regard de l'autre. Celui-ci est tantôt représenté par le regard du narrateur externe, tantôt par celui des personnages ce

qui inscrit d'ailleurs le roman dans une réflexion interculturelle à propos de la religion.

Néanmoins, pour quelle finalité discursive les deux conceptions de la religion sont-elles mise en place dans *2084* ?

Vers la fin du récit, c'est l'idéologie prônée par le personnage principal Ati qui se retrouve renforcée. En effet, Ati découvre finalement que la religion et le système qui la représente sont une véritable dictature pour le monde et la vie humaine. Cela l'incite à retrouver au plus vite la frontière libératrice afin de pouvoir en réchapper. Ce fait nous renseigne sur le positionnement implicite que suggère le récit qui s'inscrit dans un discours antireligieux. La dualité dystopie/utopie confère au roman une assise argumentative pour démontrer la dangerosité de l'idéologie religieuse et la nécessité de s'en libérer. A notre sens, cela inscrit le discours romanesque dans la lignée du discours anticlérical qui a caractérisé le XVIIIème siècle en Europe d'une part, et aussi dans une référence, voire une révérence par au grand classique de la dystopie qui est *1984* de George Orwell d'autre part. Cette dernière référence nous permet d'aborder la question de l'hypertextualité dans le roman.

3-L'Hypertextualité où la stratégie universaliste de *2084*

On dit souvent qu'un roman naît par la lecture d'autres romans. C'est une sorte de synthèse qu'un auteur fait, de manière inconsciente en général, de ses précédentes lectures, de ses coups-de-cœurs ou de ses références. Le roman *2084* de Boualem Sansal ne sort pas du lot puisque ce dernier reprend à son compte plusieurs traits du roman d'anticipation, de dystopie et de science fiction qui transparaissent à travers plusieurs points du roman et à différents niveaux. Nous constatons toutefois que la référence à l'œuvre Owellienne, Sansal ne l'a pas fait de

manière anodine ou mécanique, c'est une référence qui est pour nous voulue par l'auteur. Cela apparaît même comme un devoir dont il s'est chargé d'accomplir et c'est ce qui rend le point crucial pour notre analyse du roman dans le cadre du discours antireligieux qui est l'objet de son dictum.

Nous ne pouvons toutefois conclure que la démarche imitative de Sansal se restreint à un souci littéraire voire à une réapparition rhétorique dans le seul but d'acquérir le même prestige que le Best-seller britannique. Nous ne pouvons non plus inscrire la référence du récit dans le seul but d'intégrer un champ littéraire et médiatique particulier. Même si nous soutenons que ces deux objectifs soient probables et méritent que l'on s'y intéresse, nous ne pouvons nous en contenter notamment dans le cadre de l'analyse du discours littéraire. Nous parlerons donc d'un « *discours réinvestisseur* » (D.Maingueneau, 2004, p.109) qui se fait à travers plusieurs niveaux, notamment celui du contexte et du champ littéraire. Voyons comment cela se concrétise-t-il et pour quel but ?

Avant tout, précisons que l'hypertextualité est définie par Gérard Genette dans sa conception de la transtextualité. Il la considère alors comme une catégorie qui met en relation un texte B (l'hypertexte) avec un texte A (l'hypotexte) qui lui est antérieur (G.Genette, 1982, pp.11-12). C'est l'une des opérations de transtextualité les plus pertinentes dans un récit dans la mesure où elle sert à transformer le texte et à lui donner une nouvelle perspective de signification. Dominique Maingueneau différencie entre « *deux stratégies opposées* » (D.Maingueneau, 2004, p.109) dans la mise en place de l'hypertextualité dans un récit: la captation et la subversion. La première serait positive et la seconde négative. C'est selon la

première stratégie que l'auteur de 2084 fait référence au récit d'Orwell

Nous remarquons que le réinvestissement de l'œuvre orwellienne par Sansal répond à un besoin d'identification contextuelle de la part de ce dernier. Faisant partie de ceux qui dénoncent la montée du fondamentalisme islamiste, l'écrivain algérien ne cesse dans ces romans, essais et interventions médiatiques⁴ à prédire l'accomplissement du *choc des civilisations* en terre européenne sous la menace du terrorisme « salafiste ».

En ayant adopté pour son roman le genre de la dystopie que nous avons défini plus haut, l'auteur de 2084 considère de ce fait que la situation actuelle et le contexte du moment sont analogues à ceux du temps de l'écrivain britannique. Celui-ci a écrit son roman à l'aube de la guerre froide pour mettre en garde contre la montée du communisme stalinien dont l'Europe occidentale aurait à en souffrir. Nous retrouvons d'ailleurs une grande similitude entre la présentation faite par les deux auteurs de leurs œuvres respectives.

Dans son article sur 1984, François Bédarida reprend une interview du romancier anglais concernant la probabilité prophétique de son récit :

« Orwell est le premier à reconnaître que la direction qu'il indique est bien «la direction vers laquelle le monde se dirige à l'heure actuelle », du fait des forces profondes entraînant la société, l'économie et la politique. D'autant, ajoute-t-il, que le virus totalitaire a largement infiltré la pensée des intellectuels. Malgré

⁴ Nous citerons à titre d'exemple l'essai de Boualem Sansal intitulé *Gouverner au nom d'Allah*, paru aux Editions Gallimard, Paris, 2013.

tout, son pessimisme n'exclut pas l'espoir puisque, si sombre que soit le pronostic, « la morale à tirer de cette situation de cauchemar, conclut-il, est simple : ne vous laissez pas faire. Tout dépend de vous. » (F.Bédarida, 1984, pp.7-13)

Cette annonce faite par Orwell qui donne crédit à sa fiction, nous la retrouvons aussi dans des propos de Sansal. Voici ce qu'il déclare à la veille de la sortie de son roman :

« Dans mon analyse c'est le totalitarisme islamique qui va l'emporter parce qu'il s'appuie sur une divinité et une jeunesse qui n'a pas peur de la mort, alors que la mondialisation s'appuie sur l'argent, le confort, des choses futiles et périssables. »⁵.

Nous comprenons donc que le lauréat du prix de l'Académie Française (2015) légitime son discours sur l'Islamisme en positionnant son roman dans la même lignée que le récit d'Orwell qui constitue l'un des premiers romans à avoir dénoncé les élans fascistes après la seconde guerre mondiale. En ce sens, Sansal rend identifiable pour la réception de son roman l'entreprise de dénonciation qu'il met en avant dans sa fiction et lors de sa promotion médiatique. Autrement dit, *2084* est aussi une dénonciation des mouvements totalitaristes dont fait partie l'Islamisme.

Cet analogisme à la fois littéraire et idéologique permet par ailleurs à l'auteur de *2084* de s'inscrire dans un champ littéraire universaliste qui répond à la problématique interculturelle de l'expression romanesque. Il nous faut rappeler que la question de l'Islam a toujours été abordée dans le roman algérien dans une perspective nationale, voire nationaliste. Cela a toujours été fait pour répondre à un besoin identitaire propre à l'Algérie. Que

⁵ Propos recueillis sur le site d'information rfi.fr, le 25/09/2019

ce soit durant la colonisation ou pendant la menace terroriste de la décennie noire, les auteurs s'intéressaient à la religion uniquement d'un point de vue interne et spécifique au pays. Dans son roman, Sansal entend dépasser cette conception des choses et ce cadre national en inscrivant sa réflexion dans un champ littéraire mondialiste et universel. Son lien avec le roman d'Orwell et son choix du genre lui permet d'accéder à ce niveau et de parler de la religion comme un challenge propre à l'humanité toute entière. De plus, ceci répond à l'ambition postmoderniste du roman algérien qui aspire à dépasser le cadre référentiel de la réalité du pays pour ouvrir le champ de la réflexion idéologique et de la recherche esthétique.

Conclusion

En guise de conclusion, nous dirons que le récit de Sansal paru en 2015 répond aux exigences actuelles du roman algérien pour s'inscrire dans l'universalité et se libérer d'une conception réduite de son idéologie et de son esthétique. *2084* permet d'accéder à cela par le biais de l'interculturalité en abordant la question religieuse à partir d'un point de vue pluriel, collectif et non individualiste. En ce sens, intégrer un concept universel tel que *le choc des civilisations*, adopter un genre romanesque qui permet de franchir les barrières de l'appartenance, s'inscrire dans une filiation d'un roman classique, tous ces points permettent au lecteur de reconsidérer la religion dans une optique universaliste et humaine avant tout. Ceci dit, ces stratégies discursives que nous venons d'évoquer permettent également à l'auteur algérien d'afficher son positionnement antireligieux qui s'accorde avec ses prises de position médiatiques et idéologiques. Tous ces points sont agencés en vue d'intégrer une réflexion mondiale et de s'affranchir dans une certaine mesure d'un champ littéraire restreint.

Bibliographie

Ouvrage :

Corm Georges, (2005), Orient-Occident, la fracture imaginaire, Paris : La découverte.

Genette Gérard, (1982), Palimpsestes, La littérature au second degré, Paris : Seuil.

Huntington Samuel, (1997), Le chocs des civilisations, Paris : Odile Jacob.

Maingueneau Dominique, (2004), Linguistique pour le texte littéraire, Paris : Nathan Université.

More Thomas, (2002), L'Utopie, Paris: Flammarion (traduction de Marie Delcourt)

Orwell George, (1950), 1984, Paris: Gallimard.

Sansal Boualem, (2015), 2084, La Fin du Monde, Paris : Gallimard.

Sansal Boualem, (2013), Gouverner au nom d'Allah, Paris : Gallimard.

Périodiques :

Atallah Marc, (Juin 2011), « Utopie et dystopie. Les deux sœurs siamoises », Bulletin de l'Association F. Gonseth. Institut de la méthode Lausanne, Suisse, www.fabula.org

Bédarida François. (Janvier 1984) « Histoire et pouvoir dans 1984 », Revue d'histoire, n°1, www.Persée.fr

daga.